

LE BAROQUE DE CIRCONSTANCE

Maximilien-Emmanuel

La vie culturelle fut bien timorée à Namur au XVIII^e, étouffée par l'église et une impérissable indolence. Le siècle avait pourtant bien commencé : la cour brillante que Maximilien-Emmanuel de Bavière entretint de 1711 à 1714 dans la capitale de son petit état, fruit d'un caprice de l'histoire, laissait augurer une belle floraison artistique.

L'installation du "Comte et Gouverneur général de l'Etat souverain de Namur" donna déjà lieu à une fête grandiose, où la musique de ballet avait la partie belle. On a conservé, imprimé chez Charles-Gérard Albert à Namur, le livret de l'œuvre, simplement intitulée "Fête donnée à son altesse électorale de Bavière, prince souverain du Pays-Bas par les manufacturiers commerçans et généralité des métiers de la ville de Namur, sur la place de St Remy l'11 novembre 1711".

L'argument, bien de circonstance, est l'hommage que rendent successivement à Maximilien-Emmanuel "les Faunes des forêts", "les matelots des rivières", "les forgerons des mines" et "les habitants des campagnes". Jugez du goût du décor : une montagne creuse, où siègent les musiciens et évoluent les danseurs, montagne surmontée d'un énorme palmier bardé de blasons, palmier couvert d'une nue, elle même surmontée de la Victoire...

La cession officielle des états, faite au congrès d'Utrecht l'année suivante, fut aussi le prétexte de somptueuses réjouissances : Maximilien-Emmanuel assista le 17 mai à une messe solennelle en présence des Etats dans une cathédrale Saint-Aubain richement décorée, où résonnèrent les instruments de tous les musiciens de la cour. Huit jours de fête, comédies et divertissements suivirent, où l'on peut supposer que la musique fut à l'honneur.

Une bande au palais

Le prince, ami des arts, entretenait, outre une comédie permanente, une "bande" de musiciens. Les salles du Palais des Gouverneurs (l'actuel Palais de Justice) ont ainsi dû retentir des concerti de Torelli ou des sonates de Corelli, dans le goût du temps. Ainsi d'ailleurs que les bois de la Marlagne, lors de la fête champêtre qu'y donna l'Electeur de Bavière, le 8 septembre 1713.

Trois maîtres italiens

Dans cette "bande" figuraient des musiciens d'une certaine importance, comme Evariste Felice Dall'Abaco, Pietro Torri ou Guiseppe Antonio Bernabei.

Dall'Abaco (1675-1742), de Vérone, était violoniste, mais surtout violoncelliste, à la cour de Munich depuis 1704; il suivit toutes les vicissitudes du règne de Maximilien-Emmanuel pour rentrer triomphalement en Bavière en 1715, maître de chapelle et conseiller écouté; ses nombreuses œuvres, sonates et concertos, ont été publiées de son vivant à Amsterdam.

Torri (1650-1737), né à Peschiera, mena sa carrière d'organiste à Bayreuth, en Italie, puis à la cour de Bavière; elle ne s'arrêta d'ailleurs pas à la mort de Maximilien-Emmanuel, mais culmina à sa nomination comme "Hofkapellmeister" en 1732; Torri composa énormément, essentiellement des œuvres dramatiques; son inspiration ne tarit nullement pendant les pérégrinations européennes de son maître, puisqu'il honora ses résidences successives de créations : Namur vit ainsi, le 17 mai 1712, la première de "L'Homme endormi".

Le romain Bernabei (1649-1732) au contraire, maître de chapelle depuis la mort de son père en 1687, n'ajouta pas une note à ses quinze opéras et trente sinfonias quand survinrent les troubles qui l'amènèrent sur les rives de Meuse.

L'art seul des fourbes

C'est donc une activité hors du commun que Namur dut connaître avec le séjour de tels artistes. Hélas, le traité de la Barrière sonna le glas de ces espoirs, et l'installation pour septante ans d'une importante garnison hollandaise ne devait rien arranger.

Namur ne devait pas connaître, loin s'en faut, la brillante vie musicale de Bruxelles, dont Fiocco, Van Maldere et De Croes firent les beaux jours, par la grâce de Charles de Lorraine, prince mélomane s'il en fut, ni d'ailleurs la renommée de Liège qui donna naissance à des virtuoses, comme les violonistes Pieltain et Chartrain, à des compositeurs, comme Hamal ou Gretry. On chercherait même en vain des noms comme celui du Hennuyer Gossec. Le seul patronyme namurois que l'on relève parmi les talents qui fleurirent dans la capitale est celui d'Etienne-Dominique De Namur, maître de musique de Sainte-Gudule vers 1700.

Namur serait-elle comme l'écrivait Joseph-Antoine Barthélemy, qui paya ce trait de son renvoi du collège, la "ville où l'esprit, où l'homme raisonnable sont toujours méprisés, où tout est condamnable, où l'art seul des fourbes s'érige en souverain" ?

Belle et grande musique

Heureusement, elle ne perd pas tout à se distinguer "entre toutes les villes des Pays-Bas par la foi la plus vive et par des mœurs pures et chrétiennes" : les offices avec "belle et grande musique" sont nombreux et l'antique émulation entre Saint-Aubain, Notre-Dame et Saint-Jean, auxquels s'ajoute maintenant l'église des Cordeliers, vaut aux fidèles les émotions musicales trop rares à Namur.

Les évêques namurois, comme Mgr de Berlo et surtout Mgr de Lobkowitz, ont d'ailleurs vivement encouragé ce mouvement. Ce dernier disposait d'une chapelle privée et se faisait accompagner de ses meilleurs musiciens dans ses voyages ou ambassades à l'étranger.

On garde le souvenir d'une pastorale de "Daphnis" représentée en 1741 à l'inauguration de l'évêque Paul-Godefroid, mais aussi de la foule de musiciens qui ont rehaussé de leur art la consécration de la nouvelle église des Récollets, le dimanche de la Trinité de l'an 1756, ou du Requiem "avecque grande musique" chanté quinze ans plus tard au trépas de Mgr de Berlo.

Te Deum et joyeuses entrées

Mais la musique rehausse surtout les grands événements de la vie publique, victoires des occupants du moment, inauguration et mort des souverains.

Les retournements politiques du début du siècle ont donc été spécialement fertiles à cet égard : le grand Te Deum exécuté le 8 juillet 1703 pour la victoire franco-espagnole d'Eckeren, les fêtes brillantes offertes en octobre de la même année par l'évêque de Liège pour célébrer la défaite des impériaux sur le Danube, sont de minces compensations au bombardement de la ville par les Hollandais.

La joyeuse entrée des gouverneurs fut le prétexte rêvé à des divertissements musicaux. Le prince de Gavre fut ainsi "régalé de musique" par "Messieurs les Associés des concerts" lors de son installation en 1739. Son repas fut égayé d'une "très belle symphonie de toutes sortes d'instruments", et l'on fit bal jusque quatre heures du matin. A la Sainte Cécile de l'année suivante, des enfants de chœur firent au même prince les honneurs d'une cantate de circonstance.

A l'occasion de la joyeuse entrée d'un autre gouverneur, le 6 août 1679, les "Relations véritables" rapportent que la jeune demoiselle de Barbançon se distingua dans la comédie intitulée "Union des Roses et des Lys, ou l'Alliance royale d'Espagne et de France, donnée pour le divertissement de son excellence". Tout fait farine au bon moulin...

Il pleut Bergère

Dans le genre anecdotique, on s'en voudrait de ne pas citer le passage à Namur de Fabre d'Eglantine, ce poète français que tout le monde connaît pour la chansonnette "Il pleut, il pleut Bergère".

Le poète, condamné pour l'enlèvement de la jeune comédienne Catherine Deresmond, dite Catiche, ne dut sa grâce qu'au gouverneur des Pays-Bas : Charles de Lorraine subodorait sans doute l'œuvre immortelle du fantasque Carcassonnais. Il allait avoir moins de chance plus tard avec les dantonistes, qui le firent guillotiner...

Musiques militaires

Le dix-huitième siècle s'achève dans le bruit des armes; il est donc normal que l'on trouve à cette époque les premières traces de la musique militaire. Ce

genre sera d'ailleurs fort prisé à Namur aux siècles suivants, lorsque les garnisons régaleront le passant de leurs aubades dominicales.

Un certain Williq, "maître de musique", y signa le 17 avril 1790 un reçu ainsi libellé :

Je dis la somme de cent trente, quatre florins huit sols, que le soussigné a reçu du trésorier général de l'armée Brabançonne, pour le payement de douze musicien (sic) de la dite armée, à raison de vingt-huit sols par jour à chaque homme; qui fait la somme spécifié cy-dessus.

Vingt-huit sols par jour, ce n'est pas si mal payé en un temps où l'ouvrier en gagnait vingt au plus, et où un pain blanc coûtait trois sols...

L'armée devait rester durant les périodes française et hollandaise un des principaux foyers d'une vie musicale au demeurant assez pauvre. C'est d'ailleurs dans l'armée des Pays-Bas que l'on retrouve l'Allemand Angelroth, qui devait s'établir à Namur et y fonder la première école de musique.

PETITS MAITRES

Temps cruel

On trouve à la chapelle Saint-Materne de Namêche une inscription funéraire au nom de Jean-Baptiste-Joseph Vanpladius, dit "Belin", "grand compositeur de musique et célèbre violon", qui mourut au château du village le 28 mars 1803. Cette grandeur et cette célébrité laissent bien perplexe : le temps est cruel aux gloires éphémères, et on ne sait plus rien de ce Belin, qu'on admira sans doute en son temps.

Il en est de même pour bien d'autres, ne fût-ce que les maîtres Nicolas-Joseph Barra et Isidore Clementi qui régnèrent sur la musique namuroise l'un avant, l'autre après 1766, ou Pierre et Eléonore-Aurélie Pottiaux, discrets continuateurs de la tradition de la harpe.

Une chose est sûre : l'environnement namurois est plutôt dissuasif pour les artistes, qui préfèrent faire carrière sous d'autres cieux.

Toujours la France

Si le compositeur et organiste Jean-François Gillot (1670-1743), auteur de messes et motets, n'exerça son talent qu'au couvent de Leliendael à Malines, c'est généralement vers la cour de France que se tournèrent nos musiciens : Michel-François Zoude, né à Namur en 1712, y fit une carrière de violoniste, de même que Jean-Baptiste Jadin, qui disparut à Versailles la même année que l'ancien régime.

Ce dernier, après quelques années à la chapelle de Bruxelles, avait rejoint en France son frère Georges, également musicien; on lui doit six symphonies "à grand orchestre", publiées à Bruxelles de 1777 à 1782, ainsi que six quatuors, les uns et les autres conservés.

Autre symphoniste namurois émigré à Paris : François Simon, actif au milieu du siècle; il est l'homonyme et parent du futur chef d'orchestre de "La Gaieté".

C'est encore à Paris que l'on retrouve les deux personnalités les plus marquantes de notre XVIII^e siècle musical : Gilles et Louis-Charles Ragué.

Gilles Ragué

Gilles Ragué, né à Namur en 1666, ne fut, il est vrai, musicien qu'entre autres choses. Diplomate, directeur de la Compagnie des Indes sous Louis XIV, il s'acquit une juste réputation de lettré, qui lui valut d'être nommé précepteur du dauphin. Outre la littérature et la grammaire, il apprit au futur Louis XV l'art de "préluder sur la harpe". Ce personnage hors du commun mourut à Paris en 1748.

De Namur à l'Italie

Louis-Charles Ragué, petit-fils de Gilles, est sans doute le premier musicien de quelque envergure depuis la glorieuse époque de la chapelle de Madrid. Né vers 1750, il est bel et bien un enfant du terroir. Formé au chant par Barra, au violon par Zoude et à la harpe par on ne sait qui, on le trouve associé aux principaux événements musicaux du temps de sa jeunesse, que ce soit la consécration des Récollets ou les obsèques de Mgr de Berlo.

Ragué passa cependant toute son adolescence en Italie, à l'école de celui qui fut son mentor et son maître, Antonio Gaspare Sacchini. On imagine que le Namurois suivit le Florentin à Rome et Venise, et la réputation plus que libertine de l'auteur d'"Oedipe à Colone" laisse quelque inquiétude sur la vie qu'il y put mener.

Dédicace à Frédéric II

Louis-Charles passa en tout cas les années 1770 à Namur, attaché à la chapelle de Mgr de Lobkowitz. Ce prélat mélomane fut chargé de l'une ou l'autre ambassade, qui valurent à Ragué de passionnants voyages.

De juin 1776 à février 1777, il se trouva ainsi avec ses confrères Jean-Henry Grimonster et Jean-François Thomas à la cour de Frédéric II; il eut des contacts avec les musiciens du roi flûtiste, et leur dédicâça l'une ou l'autre composition.

Ses "Trois symphonies à grand orchestre" opus 10, œuvres d'inspiration classique éditées en 1787, seront d'ailleurs elles aussi dédiées à Frédéric le Grand; c'est dans la préface de ces symphonies que Louis-Charles Ragué se présente comme "élève du célèbre Sacchini".

Versailles et Paris

Dans le courant de 1773, c'est à Versailles que le Namurois accompagna son évêque. Il y rencontra sans doute son vieux professeur Michel-François Zoude, et noua des contacts avec les musiciens français. Non dénué de sens pratique, il obtint aussi des "privilèges" pour la publication de ses œuvres, comme le concerto de violon.

On ne sait quel hasard le fit ensuite retrouver Sacchini : le maître l'emmena à Paris, où il s'était établi depuis peu, et Ragué s'y fixa également en 1784. Dans la capitale, il mena une carrière assez inégale, composant beaucoup, notamment des mélodies ou des pièces pour harpe, et montant des opéras au succès mitigé, "Memnon" et "L'amour filial".

Aux concerts spirituels

Comme les plus grands maîtres de son temps, Ragué fut joué aux fameux Concerts spirituels, installés depuis peu dans la Salle des Machines des Tuileries, local d'une "mesquinerie affreuse" dont on se plaignait fort. La revue "Le Mercure de France", qui avait déjà qualifié en janvier 1784 ses sonates opus 2 pour harpe de musique "brillante et agréable", trouva ce concert de mai 1787 également "très agréable"...

Triomphe d'Apollon

Le couronnement de sa carrière fut certainement le ballet "Les muses ou le Triomphe d'Apollon", créé en 1793, qui déclencha l'enthousiasme en un temps pourtant agité par d'autres passions.

On perd alors toute trace du musicien, qui serait mort dans les environs de Moulins. Paul Moret, à qui l'on doit la grande part de ce qu'on sait de Louis-

Charles Ragué, émet l'hypothèse qu'il s'agisse du hameau de Moulins, près d'Anhée; conjecture un rien chauvine à laquelle on souscrit volontiers...

Un flûtiste voyageur

Un autre musicien s'exila bien jeune, mais vers le nord cette fois : Antoine Mahaut, flûtiste de son état. On suit sa trace à Amsterdam à partir de 1737, mais aussi à Paris et Dresde, où le menèrent divers voyages. Il devait fuir les Pays-Bas vers 1760, poursuivi par ses créanciers, pour finir ses jours vers 1785 dans un monastère français.

Mahaut, aussi cité sous les patronymes de Mahaux, Mahult, Mahout, Maho et Mahotit, publia en 1759 une "Nieuwe manier om binnen korten tijd op de dwarsfluit te leeren spelen", méthode très avancée pour l'époque, qui en fait un des grands pédagogues de la flûte. Il édita aussi de nombreux recueils à Amsterdam, Londres et Paris : sonates pour son instrument, mais aussi symphonies qui de l'avis des spécialistes ne le cèdent en rien à Stamitz ou Gossec. L'une d'elles eut l'heur d'être programmée au Festival de Wallonie de 1989 !

La chanson dialectale

On ne peut enfin passer sous silence, dans un tout autre genre musical, la chanson populaire et dialectale, dont les premières traces se découvrent précisément au XVIII^e siècle.

La plus ancienne chanson que nous ayons conservée date de 1730. C'est la complainte de la vieille porte Hoyoul, qui raconte ses souvenirs et pleure sur sa fin à la veille d'être démolie. La "Paskèye su l'tou d'Houyoux et sès deux sòus" se termine ainsi :

*On fret ben sor nos gazettes et des chansons;
Avou l'ten savo ben vos otes ce qu'on diret ?
On diret qu'tot au bout do marchy d'Saint R'met
Y ni aveve onne grande tou qu'on s'apelet Houyoux,
On l'a abatu po satisfait les jaloux,
Au moi d'mars, l'an mil sept cens et trente, vola tot,
Por mi ginne scé pu qu'dire, sisnè adiet tortos !*

Mais la chanson populaire est surtout satirique, liée aux événements politiques du temps. Le sergent de ville Jean-Charles Benoît fut un de ces poètes du quotidien. Par la voix du portefaix Carême, il chanta ainsi dans sa

pièce "Les housards" les malheurs d'un village namurois pendant la guerre de succession d'Autriche.

Le curé de Saint-Nicolas, l'abbé Grisar, se distingua un peu plus tard par ses chansons railleuses. Il écorcha tous les régimes, et se gaussa successivement de Joseph II, de l'armée des patriotes et des révolutionnaires français.

Un de ses émules enfin, le chansonnier Guillaume-Joseph Servais, expia même d'une peine de prison, en 1787, les chansons irrespectueuses qu'il propageait dans les tavernes namuroises...

LA MUSIQUE POUR LE PLAISIR

La musique dans les salons

Au XVIII^e siècle, la conception même de la musique a changé : elle devient un but en soi, on l'écoute et on la fait pour le plaisir qu'elle donne, et non plus seulement comme ornement d'autre chose. A Namur aussi, à une modeste échelle, la musique existe maintenant ailleurs que dans les chapelles des collégiales : on en fait en société, on va au concert et à l'opéra.

La musique devient ainsi, surtout dans la seconde moitié du siècle, le divertissement obligé des salons namurois; le beau monde se retrouve dans l'une ou l'autre grande maison, à l'hôtel d'Harscamp par exemple, ou chez Mr de Moniot, lequel a fait "arranger une sale joliment tout exprès pour la musique". Les jeunes filles comme Mlles de Berlo ou de Trazegnies y montrent leur jolie voix; les officiers de la garnison hollandaise, "dont certains jouent de la basse", sont aussi invités.

Un louis par concert

Parfois, quelque artiste de passage rehausse ces soirées, spécialement fréquentées les samedis d'hiver, et auxquelles on s'abonne pour la saison.

Au fil des années septante, il est, entre autres, ainsi question dans les correspondances d'une "musicienne étrangère" qui "chante et joue à la perfection", de concerts "très beaux et très brillants", d'un récital "fort diversifié de chants et de bonnes musiques", du "plus charmant concert du monde, des musiciens admirables, en outre un excellent violon à qui on donne un louis par concert"...

La musique a bon dos

Les charmes de ces soirées ne sont pas qu'artistiques : il s'y noue de ces intrigues qui font les choux gras des cancaniers et potinières. Il n'échappe à personne que "Madame de Moniot est plus amoureuse que jamais de son chevalier de Néverlée, elle ne passe guère de jour sans le visiter, et il est à croire que le petit mari ne s'en doute guère puisqu'il l'invite très souvent à dîner et à musiquer chez lui" !

Cotteries et redoutes

Les bals sont d'autres amusements fort prisés. Tout est prétexte à "cotteries" et "redoutes" au son des violons : le grand feu, les jours gras, ou l'anniversaire de la reine, quand ce n'est pas le bal des officiers de la garnison.

On a conservé le cahier manuscrit de J-G. Vandembrille, l'un de ces musiciens nocturnes; il donne une bonne idée de la danse du beau monde namurois à la fin du XVIII^e siècle.

Orgies et bacchanales

Ces plaisirs ne sont pas toujours du goût des tartufes, corporation florissante à Namur. Ils critiquent bals et divertissements, avec moins d'esprit toutefois que le jésuite défroqué Dedoyart, qui feint de s'indigner du "fracas des redoutes et d'autres amusements mondains jusque dans le saint temps de Carême dont on a fait, au mépris des lois de l'Eglise, un renforcement d'orgies et bacchanales païennes". "Quelle émulation parmi ces femmes frivoles à s'effacer l'une l'autre par un faste et un luxe avant-coureur de la décadence des familles !"

On respecte cependant, semble-t-il, les deuils publics plus que le carême; aussi se plaint-on du peu de fréquentation des concerts en 1765, année de la mort de François I, époux de l'impératrice Marie-Thérèse : "on est trop affligé de la mort de l'empereur".

Les premiers pianos

Point encore de piano dans ces salons : le premier instrument de ce type n'a été acheté qu'en 1791, par un certain Defumeron - De Verrière, retiré à Namur.

Les droits de douane imposés par Joseph II étaient, à vrai dire, pour le moins prohibitifs : une ordonnance les fixait à 130 florins par instrument ! Cette taxe a heureusement été réduite deux ans plus tard à 15% de la valeur du piano.

On note encore en 1798 la livraison à Namur d'un piano français Erard.

La bibliothèque d'un noble namurois

Quelle musique pouvait-on bien apprécier à Namur, en ce grand siècle de la musique baroque ? On dispose d'une source précieuse pour répondre à cette question : le procès-verbal de la vente publique de la bibliothèque musicale d'un noble namurois, le baron Henri-Joachim de Rouveroit, châtelain de Lavaux-Ste-Anne. Tous les ouvrages et partitions de ce mélomane ont été liquidés par sa veuve le 20 mars 1755.

Il est étonnant de n'y trouver aucune œuvre de Bach, Telemann ou Scarlatti par exemple, mais bien énormément de musique française : dix-neuf volumes d'œuvres de Lully ont été adjugés pour cinquante florins à l'échevin Delacroix; la musique de scène de Rameau, Destouches, Campra, Montecler ou Bourgeois a été également fort prisée.

La musique instrumentale est également française (Couperin, Leclair, Rameau), mais aussi italienne, avec Corelli, Vivaldi, Albinoni ou Geminiani. Un lot de partitions de Haendel ne suscita guère d'intérêt.

On est donc frappé par l'influence franco-italienne, d'ailleurs généralisée dans les Pays-Bas à cette époque, de même que par le caractère contemporain de la musique : mis à part Lully, tous ces compositeurs ont principalement écrit au XVIII^e siècle.

Le baron de Rouveroit possédait également quelques ouvrages musicaux, comme un "Dictionnaire de la musique", des "Réflexions sur l'opéra", mais aussi la célèbre et pamphlétaire "Défense de la basse de viole contre les entreprises du violon et les prétentions du violoncelle" de Le Blanc (1740).

L'opéra

L'histoire de l'opéra est évidemment liée à celle du théâtre, et on ne peut pas dire pour une fois que Namur ait été à la traîne.

Le règne de Maximilien-Emmanuel fut brillant aussi à cet égard. Dès 1711, il fit venir d'Arras à Namur sa propre troupe lyrique, l'une des meilleures du temps; en témoigne une fois de plus un document comptable, une ordonnance de paiement des frais de transport datée du 3 décembre. On

trouve également à cette époque une réquisition de logement chez Antoine Everard pour le comédien Marie, de la troupe de Bruxelles, ce qui laisse supposer que celle-ci joua à Namur en août 1712.

Cependant, jouer la comédie est une chose, et chanter l'opéra en est une autre, où ne se risquaient pas les acteurs namurois. Aussi dut-on dans la suite souvent faire appel à des artistes étrangers : ainsi à une troupe de Bruxelles lors de la visite en 1774 de l'archiduc Maximilien.

De salle en salle

Les lieux de ces spectacles ? D'abord le premier théâtre namurois, élevé en 1723 par J-F. Braconnier dans la rue des Bourgeois et qui reçut avec bien des péripéties une troupe italienne en 1725; puis une salle de la rue de la Boucherie, une aile du Palais des Gouverneurs, désertée en 1788 en raison du risque d'incendie pour les archives voisines, mais surtout, pendant plus de quarante ans, le théâtre construit dans le jardin des Bénédictines. On profita même de l'ancienne chapelle de la garnison hollandaise, à son départ de la ville.

Grétry et d'autres

La grande vogue de l'opéra et de l'opéra comique date surtout des années 1770 et 1780. Le Liégeois André-Modeste Grétry est le plus souvent au programme, avec par exemple "Le Huron" (1773) et "Silvain" (1786) sur des livrets de Marmontel, ou encore "L'épreuve villageoise", qui tint l'affiche en 1787-1788.

On note également quelques créations : après "Le Retour des Comédiens" d'Armand et Gasparin en 1749, les Namurois purent applaudir "Fêtes namuroises" de Klairwal (1774) et "Justine ou l'esclave échappé" de Patigny et Saint-Fritz (1778), compositions dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles n'ont pas révolutionné l'histoire de la musique...